

Nicolas savait que la vie d'une femme est peu de chose pour l'Arabe

La jeune femme devina sa pensée et lui dit tout bas :

— Ne crains rien !

XVII

LA FUITE DE NICOLAS

Selon la loi arabe, la Mauresque était voilée ; mais ses grands yeux noirs et ses beaux bras nus chargés de gros bracelets disaient à Nicolas qu'elle était belle. Et puis sa voix était mélodieuse comme un chant, et plusieurs fois depuis deux minutes, le soldat avait frissonné en rencontrant son haleine parfumée.

— Ne crains rien, dit-elle, ni les hommes qui te gardaient, ni le chef ne s'éveilleront. C'est moi qui prépare les pipes chaque soir, et j'ai coutume de mélanger au tabac un grain d'opium. Cette dose n'empêcherait point mon vieil époux de s'éveiller au moindre bruit ; mais ce soir, je l'ai triplé, et la poudre viendrait à parler qu'il ne s'éveillerait pas. Tu as sauvé mon père, tu m'a sauvée, moi et mes sœurs : je veux que tu me doives la vie à ton tour...

Il s'endormait au son de cette voix, et son regard charmé cherchait à deviner le visage de sa libératrice au travers du voile.

— Mais, reprit-elle, qu'est-ce que la vie sans la liberté ? C'est le désert sans eau et sans oasis. Je veux te faire libre et te donner un cheval et des armes, afin que tu puisses rejoindre les tiens.

En parlant ainsi, elle avait dénoué ses derniers liens et Nicolas se trouva sur ses pieds, maître de tous ses mouvements.

Alors elle jeta un paquet devant lui et lui dit :

— Voilà des vêtements arabes. Quitte les tiens et mets-les. Sans cela tu ne pourrais sortir du camp.

Et elle disparut un moment et repassa dans le compartiment des femmes.

En quelques instants, Nicolas eut fait sa toilette et se fut transformé en Arabe.

Alors la Mauresque revint.

— Prends ce fusil et ce yatagan, lui dit-elle en lui montrant les armes du chef.

Nicolas obéit.

— Et maintenant, viens ! ajouta-t-elle et ne crains rien !

Elle le fit sortir de la tente.

Les chiens qui eussent hurlé s'il eût été seul, les chiens se turent.

Aïcha guidait le faux Arabe à travers les tentes et le conduisit jusqu'à l'endroit où les chevaux étaient entravés.

Les selles de la tribu étaient amoncelées les unes sur les autres, mais celle du chef était seule, à l'écart des autres, de même que son cheval favori.

C'était un bel alezan rubican qui passait dans la tribu et les tribus environnantes pour avoir la vitesse du vent.

Quelques Arabes qui dormaient au seuil de leur tente, avaient ouvert un œil et soulevé un moment la tête, tandis que la Mauresque et Nicolas passaient, mais aucun n'avait soupçonné que ce haïck blanc et ce burnous blanc jeté pardessus cachaient le prisonnier français.

Aïcha alla droit au cheval alezan et passa sa petite main sur la croupe lustrée de l'animal. Le cheval la flaira, pointa les oreilles et devint doux comme un agneau.

Alors elle fit signe à Nicolas de prendre la selle du chef et de seller l'animal.

Nicolas ne se fit pas prier.

Quand ce fut fait, elle tira de son doigt un anneau et le lui donna :

— Tiens ! lui dit-elle, à tous ceux que tu rencontreras tu montreras cette bague et tu prononceras le nom d'Ali-Baboum, on te laissera passer.

Ensuite elle attacha elle-même un petit sac de dattes et une outre pleine d'eau aux palettes de la selle ; après quoi elle lui dit :

— Va et que Dieu te guide !

Mais alors Nicolas se jeta à genoux devant elle et osa lui baiser la main.

— O gazelle du désert, lui dit-il, se servant à son tour de la langue imagée qu'il avait osé tendu parler durant sa captivité, ne me montreras-tu point ton visage et te quitterais-je pour toujours sans avoir ton image gravée dans mon cœur.

Elle hésita ; mais il était à genoux et priait.

Alors, un moment, le haïck s'écarta et Nicolas jeta un cri d'admiration. Il avait vu, aux rayons resplendissants de la lune, le plus radieux et le plus pur visage qu'il eût jamais osé rêver. Il ce le vit qu'une seconde, mais il ne devait jamais l'oublier.

— Pars, lui dit-elle d'une voix tremblante. Je viens de jouer ma vie pour toi ; si un seul homme de ma tribu avait été témoin de mon imprudence, mon époux me condamnerait demain à une mort infâme.

Nicolas sauta en selle et partit le cœur troublé et la tête en feu.

.....
Cependant l'alezan galope et sa course est si légère qu'à peine le sable du désert se soulève en poussière autour de lui.

Les étoiles brillent toujours au ciel, le jour est loin encore, et cependant le fugitif a mis un vaste espace entre le camp des Hadjoutes et lui, et, à cette heure, le vieux chef, enivré d'opium, rêve sans doute qu'il assiste au supplice du prisonnier chrétien. L'alezan galope toujours.

Quand le jour vient, le vaillant animal a mis une si grande distance entre son vrai maître et son ravisseur, que le premier perdrait tout espoir de le rejoindre jamais. D'ailleurs, quel est donc le cheval du désert qui a jamais gagné de vitesse l'alezan rubican du chef !

Nicolas galopa jusqu'à l'heure où le soleil devint trop ardent.

Il fit halte sous un palmier, mangea une poignée de dattes, but quelques gorgées d'eau et dormit comme un véritable Arabe, la face contre terre.

Le cheval broutait l'écorce du palmier.

Quand le vent du soir s'éleva, il se remit en route.

Le cheval était refait, l'homme aussi.

L'Atlas servait de boussole au fugitif ; il galopait du sud au nord, bien sûr de rencontrer enfin la zone occupée par les lignes françaises.

Il voyagea cinq jours durant, ne s'arrêtant que pour laisser reposer le cheval et prendre quelques heures de sommeil. Le désert fuyait derrière lui et la végétation commençait à grandir, la terre à se couvrir d'herbes.

Un matin, il aperçut un gourbi duquel s'échappait un filet fumée.

Étaient-ce des Arabes amis ou ennemis ?

(A CONTINUER.)